

# OPUS CORPUS

De et par Chloé Moglia

Mercredi 16 janvier à 12h30 et 20h

Palais des Arts, Vannes

**Mouvement**  
magazine culturel indisciplinaire

Mars 2018

ENTRETIEN AVEC JEAN-LOUIS PERRIER

*Comment définir votre pratique de la suspension ?*

C'est un moyen d'exploration, un endroit privilégié d'observation au-dessus du sol, dans ce moment de tension entre l'impression qu'on va tomber et l'assurance contraire. Quand on est suspendu par un bras à 8 m de haut, la conscience se déploie dans l'attention nécessaire, très basique, de se maintenir en vie. Il faut être juste là, présent. Ca existe ça, et on peut prendre cette exigence sous forme d'une bagarre et en même temps l'accueillir de manière assez joyeuse. Ça me ramène vraiment à pourquoi je suis là, à ces questions de poids, de gravité, de masse, de rapport à la terre et au ciel. Je suis en train de me replonger dans le travail de Galilée sur la chute des corps pour comprendre en quoi tous les corps, lourds ou légers, tombent à la même vitesse et aussi à cette histoire du boson de Higgs, sur l'absence de masse de nos particules élémentaires. Je ne travaille plus pareil en sachant ça. La suspension me permet de ressentir ces questions, elles ne sont plus seulement intellectuelles.

*L'attention à chaque détail des mouvements doit être extrême, sans possibilité de s'échapper ?*

Je ne vois pas ça comme une échappatoire, mais au contraire comme une autre ligne de lecture. Dans chaque mouvement, je ne suis pas en train de réfléchir à l'extérieur de ce qui est en cours, mais, au sein du mouvement même, j'éprouve la masse, et, en éprouvant la masse je sais qu'elle n'est pas une propriété intrinsèque, qu'elle ne m'appartient pas, mais quelle est l'effet d'une interaction avec le champ de Higgs de l'environnement. Ma suspension me permet en quelque sorte de relire le livre.

*La lenteur de vos mouvements, dont le spectateur peut pressentir la suite sans en être absolument certain, n'est elle pas une manière de laisser en même temps la pensée se dérouler ?*

Effectivement la lenteur n'est pas un geste, elle est le rythme dont j'ai besoin pour poser des points de conscience sur ces données dont nous parlons. Je cherche le temps exact pour sentir l'ensemble, avec, c'est vrai, cette dimension d'incertitude dont vous parlez. Si j'imprime un élan, je sais où ça va arriver, si je le gomme et chemine, d'un coup, les données, qu'elles soient endogènes ou exogènes - un coup de vent qui pousse par-là - sont rendues à la disponibilité, à la surprise d'un chemin inédit. J'ai le goût d'être dans cette porosité avec l'environnement.

*N'y a-t-il pas une jouissance intérieure, dans ce contrôle de votre force, dans votre maîtrise ?*

C'est d'autant plus jouissif que les arts martiaux m'ont permis de sortir d'un rapport bagarreur qui avait forgé une carapace. La force contraint à un moment de fermer tout, de serrer les dents dans la douleur. J'ai découvert dans les arts martiaux le moyen de travailler en puissance tout en restant ouverte au sensible. Ils permettent un tenu puissant dans une attention extrêmement ouverte. Du coup, la sensualité se déploie sur l'ensemble de la peau sur le regard, sur l'ouïe, sur l'interne et c'est effectivement très jouissif. Cela peut conduire à plus de lenteur encore. Quand on ressent cela on a envie de s'attarder, de ne pas rater une seconde de ce qui est en train d'avoir lieu. Je peux m'observer comme un endroit du vivant, comme par le regard des autres, une spectatrice de mes sensations.

*Prenez-vous en compte la dimension graphique de votre corps dans l'espace, ou est-ce simplement le résultat d'un travail intérieur ?*

Je n'ai pas d'intention chorégraphique et je me garde bien d'en avoir. Je n'ai pas de volonté esthétique. Je cherche la justesse du senti à travers ces lois qui nous englobent tous, lois de la gravité, lois quantiques. J'essaie de me rendre perméable à ça. Dans Opus corpus, je me propose juste de monter là-haut, le plus consciemment possible, en prenant le temps d'observer les phénomènes qui se produisent sur le parcours. Je donne une direction, comme un clown qui entre sur un plateau et ne fera jamais ce qu'il a prévu. Ce qui va avoir lieu malgré moi m'intéresse plus que ce que j'ai prévu de faire. Ce que j'ai prévu de faire est un prétexte pour pouvoir observer ce qui va se dérouler. Les champs d'observation sont très larges. Où l'esprit va-t-il se poser au cours de l'ascension ? J'ai des cheminements, des codes auxquels me rattraper à la limite, mais chaque soir sera différent.

*Comment posez-vous la féminité ?*

Ma pratique nécessite énormément de puissance, un attribut répertorié masculin, alors que la féminité manifesterait moins de puissance et plus de sensibilité. Elle serait de l'ordre de la réception plus que de l'action, une figure, comme ça, légère. Au début, je m'étais posé la question : est-ce qu'en développant ce travail de suspension au trapèze je me masculinise ? Puis je me suis demandé s'il n'y avait pas une puissance du féminin à trouver. Une puissance propre au féminin qui ferait place à une réceptivité intérieure. La lenteur m'aide à développer une très grande puissance sur un point tout en rendant disponible ce qui n'est pas mis en jeu par cette force. Une écoute, une forme de réceptivité féminine.

*Dans vos gestes, il y a une dimension d'accouchement, manifestation, s'il en est, de puissance féminine.*

C'est fondamentalement féminin un sujet d'étonnement supplémentaire devant l'idée qu'on puisse penser que le féminin est l'endroit de peu de puissance. Avec le féminin et le masculin on se retrouve trop souvent contraints de jouer avec des codes très intégrés dont on n'arrive à se défaire que partiellement.

*Votre apparition en scène ne pose-t-elle pas la question de l'éros ?*

Les Grecs posaient l'éros comme une puissance créative, celle qui permet de laisser éclore du nouveau, une mise en lien de différentes puissances qui peuvent créer du neuf. Cela se pose à travers une forme de sensibilité qui va côtoyer la sensualité mais là encore, hors volonté : je n'ai pas de volonté d'érotisation du corps.

*Est-ce que vous avez ressenti vos spectacles comme contagieux auprès des spectateurs, dans l'éveil chez eux de sensations directes à ce que vous faites sur scène ?*

C'est avec Opus corpus que j'ai senti ça le plus vivement, la tension corporelle et les moments de relâchement, les apnées directes, les suspensions respiratoires où j'entends l'entourage. Je refuse d'apparaître dans l'abus de mon métier, en rien circassienne en paillettes. Mais au contraire comme celle qui retrouve un ordre commun et aide les gens à venir à l'intérieur de ce commun-là, hors de l'ordinaire, extraordinaire.

*Vous parlez souvent de la soustraction, notamment face à l'exploit. Continuez-vous de soustraire régulièrement ?*

J'opère en effet une réduction, presque au sens culinaire, pour trouver l'essentiel. Tant de paramètres entrent en jeu dans l'espace du plateau. Ils sont brouillés par tant d'affects, d'idées, de corps que j'ai besoin de ranger, de faire le tri pour comprendre avec quoi je joue. Et pour ça il faut éplucher et clarifier.